

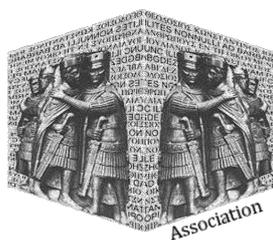
# REVUE DES ÉTUDES TARDO-ANTIQUES

Histoire, textes, traductions, analyses, sources et prolongements de l'Antiquité Tardive

(RET)

*publiée par l'Association « Textes pour l'Histoire de l'Antiquité Tardive » (THAT)*

ANNÉE ET TOME V  
2015-2016



**Textes pour  
l'Histoire de  
l'Antiquité  
Tardive**

# REVUE DES ÉTUDES TARDO-ANTIQUES (RET)

fondée par

E. Amato et †P.-L. Malosse

---

## COMITÉ SCIENTIFIQUE INTERNATIONAL

Nicole Belayche (École Pratique des Hautes Études, Paris), Giovanni de Bonfils (Università di Bari), Aldo Corcella (Università della Basilicata), Raffaella Cribiore (New York University), Kristoffel Demoen (Universiteit Gent), Elizabeth DePalma Digeser (University of California), Leah Di Segni (The Hebrew University of Jerusalem), José Antonio Fernández Delgado (Universidad de Salamanca), Jean-Luc Fournet (École Pratique des Hautes Études, Paris), Geoffrey Greatrex (University of Ottawa), Malcom Heath (University of Leeds), Peter Heather (King's College London), Philippe Hoffmann (École Pratique des Hautes Études, Paris), Enrico V. Maltese (Università di Torino), Arnaldo Marcone (Università di Roma 3), Mischa Meier (Universität Tübingen), Laura Miguélez-Cavero (Universidad de Salamanca), Claudio Moreschini (Università di Pisa), Robert J. Penella (Fordham University of New York), Lorenzo Perrone (Università di Bologna), Claudia Rapp (Universität Wien), Francesca Reduzzi (Università di Napoli « Federico II »), Jacques-Hubert Sautel (Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, Paris), Claudia Schindler (Universität Hamburg), Antonio Stramaglia (Università di Cassino).

## COMITÉ ÉDITORIAL

Eugenio Amato (Université de Nantes et Institut Universitaire de France), Béatrice Bakhouché (Université de Montpellier 3), †Jean Bouffartigue (Université de Paris X-Nanterre), Sylvie Crogiez-Pétrequin (Université de Tours) Pierre Jaillette (Université de Lille 3), Juan Antonio Jiménez Sánchez (Universitat de Barcelona), †Pierre-Louis Malosse (Université de Montpellier 3), Annick Martin (Université de Rennes 2), Sébastien Morlet (Université de Paris IV-Sorbonne), Bernard Poudéron (Université de Tours), Stéphane Ratti (Université de Bourgogne), Jacques Schamp (Université de Fribourg).

## DIRECTEURS DE LA PUBLICATION

Eugenio Amato (responsable)

Sylvie Crogiez-Pétrequin

Bernard Poudéron

---

**Peer-review.** Les travaux adressés pour publication à la revue seront soumis – sous la forme d'un double anonymat – à évaluation par deux spécialistes, dont l'un au moins extérieur au comité scientifique ou éditorial. La liste des experts externes sera publiée tous les deux ans.

## Normes pour les auteurs

Tous les travaux, rédigés de façon définitive, sont à soumettre par voie électronique en joignant un fichier texte au format word et pdf à l'adresse suivante :

**redaction@revue-etudes-tardo-antiques.fr**

La revue **ne publie de comptes rendus** que sous forme de recension critique détaillée ou d'article de synthèse (*review articles*). Elle apparaît **exclusivement par voie électronique** ; les tirés à part papier ne sont pas prévus.

Pour les **normes rédactionnelles détaillées**, ainsi que pour les **index complets** de chaque année et tome, prière de s'adresser à la page électronique de la revue :

**www.revue-etudes-tardo-antiques.fr**

La mise en page professionnelle de la revue est assurée par Arun Maltese, Via Tissoni 9/4, I-17100 Savona (Italie) – E-mail : [bibliotecnica.bear@gmail.com](mailto:bibliotecnica.bear@gmail.com).

ISSN 2115-8266

## LE PAYSAGE DES ÉPOPÉES POSTHOMÉRIQUES: DU MARAIS AU RÉCIT ÉTIOLOGIQUE DE PEUPLEMENT

*Résumé* : Après une réévaluation des zones humides comme espace digne de figurer dans la poésie épique, notamment grâce à une enquête lexicale qui prouve l'intérêt des Grecs pour ces espaces hybrides qu'ils ont tenté de cerner au mieux au travers d'un lexique diversifié, j'ai relu le corpus posthomérique pour étudier plus précisément les descriptions des zones humides. En émerge alors une typologie des formes et des fonctions des zones humides qui peuvent être tout aussi bien des marais continentaux que des zones littorales. Leur localisation géographique est révélatrice d'un travail de valorisation des villes et des provinces orientales par la construction d'un paysage vernaculaire qui exploite poétiquement l'hybridité des zones humides. Il apparaît alors une constante de représentation sur plus de huit siècles de perception et de représentation des zones humides dans la littérature épique qui lie étroitement zone humide, récit de peuplement et paysage vernaculaire (oriental). L'étude des variantes poétiques de ces constantes définitionnelles révèle en réalité un processus de construction d'un imaginaire collectif et esthétique autour des zones humides qui pour avoir nourri un tel imaginaire ont occupé une place importante dans le quotidien et la réalité des anciens Grecs.

*Mots-clés* : paysage antique, zone humide, marais, épopée posthomérique, intertextualité, récit étiologique, peuplement, histoire de la sensibilité paysagère, hybridité.

Les théoriciens des champs de l'esthétique, de l'histoire de l'art et de l'histoire de la pensée culturelle ont longuement nié l'existence de la notion de paysage au sein de la société antique gréco-romaine<sup>1</sup>. Pourtant les travaux pionniers, en

<sup>1</sup> De même que les spécialistes de littérature antique. Voir à ce propos, A. BONNAFÉ, « Paysages d'Homère : techniques descriptives dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* », dans Ch. MAUDUIT (éd.), *Paysages et milieux naturels dans la littérature antique*, Lyon 1998, p. 16. Elle affirme qu'il n'y a pas de paysage dans l'épopée d'Homère. C'est une affirmation qui, bien qu'elle présente une prudence scientifique tout à fait respectable, n'en résulte pas moins d'une lecture rapide et théorique orientée : l'ensemble du corpus homérique n'est pas analysé et la définition de départ pour étudier le paysage est volontairement et artificiellement réduite à partir des critères des spécialistes du paysage et non de ceux des spécialistes de la pensée grecque. Ces critères ignorent les découvertes magistrales dans le domaine de la peinture et des représentations iconographiques hellénistiques et romaines.

France, d'Agnès Rouveret et de ses élèves ont clairement démontré la pertinence du concept de paysage pour les sociétés anciennes<sup>2</sup>. Ces travaux ont eu à combattre un double présupposé d'exclusion : non seulement l'idée encore trop ancrée de l'inexistence du paysage dans la mentalité des anciens Grecs, mais encore l'idée d'une totale absence de description de la nature et de l'environnement dans le genre de l'épopée, comme si les poètes épiques avaient été plus aveugles et plus insensibles à ces questions que les autres auteurs pratiquant des genres différents à la même période.

De ce premier constat d'exclusion découle un second, lié au prolongement de l'enquête typologique sur la diversité des paysages représentés dans les épopées posthomériques. Après une enquête vaste sur le paysage et ses diverses formes, il émerge un type particulier d'espace sur lequel nous allons ici nous concentrer : il s'agit des paysages de zones humides tels qu'ils apparaissent dans le corpus épique hellénistique et tardif<sup>3</sup>. De nouveau, nous retrouvons l'attitude qui a prévalu pour définir la notion de paysage antique : l'exclusion. Le premier réflexe des critiques, c'est de présupposer l'inexistence et de postuler le désintérêt des poètes épiques pour les zones humides, les marécages, et toutes formes de rencontre entre terre et eau, sous prétexte d'une répulsion liée à l'insalubrité de ces espaces. Au rejet de ces espaces dans la réalité des Anciens correspondrait, selon ces critiques, un rejet des zones humides dans la littérature. Or, après avoir mené l'enquête au sein d'un large corpus, on s'aperçoit rapidement et aisément que cette répulsion prétextée est largement fantasmée et relève en réalité bien plutôt d'un effet de réception<sup>4</sup> et d'une projection de nos propres catégories et de nos propres sentiments sur la façon dont les Anciens percevaient leur environnement : les critiques ont tout simplement aligné les sentiments des anciens Grecs sur notre propre réaction. Constatant cet amalgame qui remonte

<sup>2</sup> Voir, entre autres, A. ROUVERET « Pictos ediscere mundos. Perception et imaginaire du paysage dans la peinture hellénistique et romaine », *Ktéma* 29, 2004, p. 325-344 et « Les paysages de Philostrate », dans M. COSTANTINI, E. GRAZIANI et S. ROLET (éd.), *Le défi de l'art. Philostrate, Callistrate et l'image sophistique*, PUR, Rennes, 2006, p. 63-76 ainsi que J. TRINQUIER, *Loca horrida, L'espace des animaux sauvages dans le monde romain entre la fin de la République et le Haut Empire*. Thèse de doctorat dactylographiée, Paris X Nanterre 2004, ainsi que notre thèse de doctorat, L.-N. ANDRÉ, *Formes et fonctions du paysage dans l'épopée hellénistique et tardive*, thèse de doctorat dactylographiée, sous la direction de Ch. CUSSET, ENS de Lyon 2012. L'essentiel de cette thèse de doctorat a été de mener une enquête au sein d'un corpus grec, dans une démarche assez proche de celle qu'a menée A. ROUVERET pour le corpus romain, sans toutefois s'y confondre tout à fait d'un point de vue méthodologique.

<sup>3</sup> Ce corpus est composé des œuvres suivantes : Apollonios de Rhodes, *Les Argonautiques*, IIIe s. av. J.-C.; Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, IIIe s. ap. J.-C., *Les Argonautiques Orphiques*, anonyme, IVe s. ap. J.-C., Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, Ve s. ap. J.-C.

<sup>4</sup> A. CORBIN, *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage 1750-1840*, Paris 1988.

au XVII<sup>e</sup> siècle, nous avons alors orienté notre enquête du côté de l'histoire de la sensibilité paysagère.

Mais alors, qu'est-ce donc qu'une zone humide en littérature antique ? Et quelle place singulière occupe-t-elle dans notre corpus ? Il convient de partir d'une définition simple et quelque peu évidente : sera considéré comme zone humide tout espace faisant se rencontrer l'élément terrestre et l'élément liquide, créant ainsi un nouvel espace défini par cette hybridité physique. D'un point de vue méthodologique, nous avons appréhendé ces zones humides tout d'abord d'un point de vue lexical, ce qui nous a permis de faire émerger une figure cardinale de cette rencontre : le marais. Mais l'enquête lexicale seule demande à être complétée par une analyse plus large, par une lecture herméneutique des passages où sont décrites plus longuement ces zones humides. Il apparaît alors, de manière symptomatique, qu'à chaque mention d'un paysage hybride, s'y trouve systématiquement associé un récit étiologique de peuplement – ce qui n'est pas le cas pour tout type de paysage – concernant les espaces géographiques de l'ère orientale qui va de la Libye chez Apollonios de Rhodes à la Phénicie chez Nonnos de Panopolis en passant par la Lycie et la Carie chez Quintus de Smyrne.

Comment comprendre que des ères géographiques aussi diverses soient représentées par un unique et même schème paysager, celui de la zone humide, alors même que ces provinces font l'objet, dans chacune des épopées, d'un traitement poétique et littéraire qui renforce le caractère vernaculaire<sup>5</sup> de leur paysage propre ? Il semble alors possible de déceler, au vu des constantes de ces zones hybrides à plusieurs siècles d'écart, dans ces épopées qui s'interrogent sur la nouvelle forme du monde, l'écriture d'un imaginaire du processus de peuplement et de colonisation des provinces orientales : ce sera l'idée maîtresse qui sous-tendra la présente étude des zones humides chez Apollonios de Rhodes, chez Quintus de Smyrne et enfin chez Nonnos de Panopolis.

## **I. Marais et zones humides dans la littérature antique : la question du lexique, une approche nécessaire mais non suffisante**

### *1. Le vocabulaire des zones humides en grec ancien*

S'il est vrai que les marais et partant toute forme de zones humides, historiquement, ont été perçus comme des espaces exilés de la « dignité paysagère »<sup>6</sup>, il

<sup>5</sup> Nous employons le terme de vernaculaire non seulement pour qualifier le paysage des régions natales respectives des poètes épiques de notre corpus mais encore pour désigner par là le fait que les poètes prêtent aux paysages des zones humides des caractéristiques singulières qu'ils ne prêtent pas aux autres types de paysage et qui les travaillent plastiquement dans le but de créer des identités particulières. Le paysage a donc à voir avec la notion d'identité et de singularité.

<sup>6</sup> Nous empruntons l'expression à A. ROGER, *Court traité du paysage*, Paris 2008.

faut prendre acte du fait que cette idée hérite d'une partie et d'une partie seulement des modèles antiques, pour en radicaliser certains traits. Comme le montrent les travaux de Thierry Chatelain<sup>7</sup>, durant la période de l'Antiquité, le marais ne semble pas avoir fait l'objet d'une mise à distance<sup>8</sup> aussi franche que celle que notre modernité a pu mettre en place<sup>9</sup>. Deux arguments nous paraissent tout particulièrement corroborer cette affirmation : le lexique des zones humides et l'instrumentalisation poétique de l'hybridité des zones humides. Nous interrogeons tout d'abord le vocabulaire.

L'enquête lexicale des termes désignant l'espace du marais témoigne de la diversité de la perception de ces espaces et de leur réalité dans le quotidien paysager des Grecs de l'Antiquité : il existe tout un panel lexical en grec<sup>10</sup> que voici :

- ἔλος,ους (τό)**<sup>11</sup> 1. bas fond, lieu humide et marécageux (chez les poètes épiques) ; au pluriel : les plaines basses et humides de l'Égypte.  
2. marais, associé à *λίμνη,ης(ή)*, étymologie incertaine selon Chantraine<sup>12</sup>.
- λίμνη,ης (ή)**<sup>13</sup> 1. eau stagnante restant après le retrait d'un fleuve ou de la mer, marais, étang

<sup>7</sup> Th. CHATELAIN, « Entre terre et eau. L'exploitation des marais en Grèce ancienne : une pratique aux marges de l'agriculture ? », *Pallas* 64, 2004, p. 211-221.

<sup>8</sup> « [...] rien ne permet de détecter un sentiment "héliphobique" ou tout autre volonté d'éradiquer systématiquement les zones humides en Grèce ancienne. Il me semble au contraire qu'une fois affranchi du carcan des préjugés du citadin, le topos du combat homme-nature s'estompe pour faire place à un autre marais, fertile et dispensateur de bienfaits », CHATELAIN, *Entre terre et eau* [n. 7], p. 218.

<sup>9</sup> Voir l'analyse des sources archéologiques, notamment les fouilles menées par la *Technische Hochschule* de Munich en Thessalie, en Béotie et dans le Péloponnèse, qui montrent que certaines zones humides, notamment inondables, étaient habitées et exploitées, et que par conséquent, il n'y avait pas d'interdit sanitaire sur les régions de marais, comme dans le monde moderne ; voir aussi l'exemple du lac Copais, CHATELAIN *Entre terre et eau* [n. 7], p. 217-218.

<sup>10</sup> Cette liste de termes désignant les zones humides dans le vocabulaire grec est empruntée à G. TRAINA, *Paludi e bonifiche del mondo antico. Saggio di archeologia geografica*, Roma 1998, p. 54-59 et a été complétée par notre propre recherche lexicale.

<sup>11</sup> ἔλος au nominatif se trouve employé en poésie dès Homère (*Il.* 20, 221 et *Od.* 14, 474) et chez Apollonios de Rhodes (2, 500, 829, 1283 ; 3, 168, 489 et 4, 976), en prose dès Hérodote, *Hist.* En 1, 185, 27 ; 1, 186, 25 ; 1, 191, 13 ; 2, 4, 18 ; 4, 53, 23 ; 4, 109, 9 ; 7, 125, 1 ; chez Xénophon, *Hell.*, 1, 2, 7, 5 et 1, 2, 9, 5, puis chez Plutarque, *Vie de Romulus*, 27, 6, 9 ; 29, 2, 4 ; 29, 11, 4 ; *Vie de Numa* 2, 1, 6 ; ou encore chez Athénée, *Deipn.*, Kaibel 3, 3, 10 et 14, 33, 46 ; mais encore chez de nombreux auteurs historiques, scientifiques ou philosophiques (plus de trois cent occurrences dont nous ne rendons pas compte ici) comme (classés de manière décroissante en fonction de la fréquence des occurrences) Diodore de Sicile, Strabon, Dion Cassius, Pausanias, Flavius Josèphe, Aristote, Aelius Hérodien, Aelius Aristide, Appien, Artémidore, Longus, Hermogène, Philostrate...

<sup>12</sup> P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris 2009.

<sup>13</sup> Λίμνη au nominatif comporte plus de sept cent occurrences dans la littérature grecque, on

2. lac, contrairement à ἔλος,ους,(τό) en particulier, lac creusé par la main de l'homme terme qui possède de très nombreux dérivés, comme l'indique l'article de Chantraine à λίμνη, ης (ή) comme λίμνατος,α,ον ou λίμνας,αδος de marais, d'étang, ou encore λιμνασία,ας (ή) : eau stagnante, flaque d'eau

**τέναγος,ους (τό)**<sup>14</sup>: eau basse, bas-fond humide et vaseux (chez les historiens majoritairement), étymologie incertaine selon Chantraine.

**τέλμα,ατος (τό)**<sup>15</sup>: 1. eau stagnante, marais, endroit marécageux ; au pluriel : basses terres exposées aux inondations (Hérodote)  
2. boue, vase et par analogie, ciment, mortier (chez Hérodote aussi, obscur selon Chantraine)

**τῖφος,ους (τό)**<sup>16</sup>: marais, étang, lieu marécageux (chez les poètes alexandrins)

**εἶαμενή,ῆ (ή)**<sup>17</sup>: prairie humide, fond de vallée herbeuse (poésie épique et bucolique) ; par extension, contrée humide par suite d'inondation (chez Apollonios de Rhodes), étymologie obscure selon Chantraine<sup>18</sup>.

notera que son emploi est constant depuis les premières occurrences chez Homère (*Il.* 2, 865 et 24, 79) jusqu'aux Byzantins comme Eusthate de Thessalonique, Procope de Césarée, on le trouve chez les géographes comme Skylax, dans les diverses scholies à Aristophane, Euripide, Homère, dans la *Souda*, on le retrouve chez les historiens dès Hérodote, mais encore chez Thucydide, chez Plutarque et Athénée (et de manière bien plus fréquente que ἔλος), ainsi que chez les auteurs cités précédemment pour ἔλος. C'est un mot très répandu, dans toute la langue grecque et tous les genres.

<sup>14</sup> D'un emploi beaucoup plus restreint (on ne compte que cinquante occurrences), on le trouve les historiens dès Hérodote, *Hist.* 8, 129, 5 ; chez Xénophon, *An.* 7, 5, 12 ; on le retrouve chez Plutarque, *Vie de Pompée*, 78, 3, 3, chez Strabon, 3, 5, 11 ; et chez Polybe, on le rencontre également en poésie mais dans un emploi assez tardif puisque nous n'avons pas d'occurrences chez Homère, seulement à partir d'Apollonios de Rhodes, 4, 1237 et dans les *Argonautiques Orphiques* en 1094 (emplois que nous commentons *infra*), enfin il est fréquent chez des auteurs tardifs comme Claude Ptolémée, les lexicographes comme Hésychius, et enfin chez les Byzantins comme Procope de Césarée, Eusthate ou encore Jean VI de Cantacuzène. Emploi tardif et peu répandu par rapport aux termes précédents.

<sup>15</sup> Τέλμα est également d'un emploi assez restreint, on compte soixante-quatorze occurrences. Il apparaît tardivement dans la langue grecque on le rencontre essentiellement chez les historiens, les lexicographes et les commentateurs. On le rencontre chez Diogène Laërce, Plutarque, et Pausanias, par la suite les emplois sont bien plus tardifs, chez Aelius Aristide, Appien, Héliodore, Celse, Eusèbe, Phyrnicus, Origène et les Pères de l'église, et chez les Byzantins. Un emploi très tardif et souvent chez les auteurs chrétiens.

<sup>16</sup> Emploi très rare, seulement deux occurrences, le mot apparaît chez Théocrite (*Idyl.* 25, 15) et chez Apollonios de Rhodes (1, 127 et 2, 822) ; en le retrouve ensuite dans des emplois tardifs, chez les commentateurs et les auteurs byzantins (*Souda*, Hésychius, lexicographes).

<sup>17</sup> Emploi rare également et tardif (vingt-trois occurrences), apparaît chez Démosthène ; puis se retrouve chez les commentateurs byzantins, chez Eustathe, dans la *Souda* et les lexicographes.

<sup>18</sup> Voir à ce propos l'étude à propos du bas Hypios de L. ROBERT, *À travers l'Asie Mineure. Poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie*, Athènes 1980, p. 60 et suivantes.

- λεῖμαξ,ακος (ὄ)**<sup>19</sup>: synonyme de **λειμών,ῶνος,(ὄ)** : tout lieu humide, pré, prairie, pelouse. Terme qui possède également un large spectre sémantique, fréquemment utilisé chez les Grecs et touchant non seulement à la géographie physique mais encore à la géographie intellectuelle et religieuse<sup>20</sup>.
- πῖσος,ους (τό)**<sup>21</sup>: employé au pluriel : lieux humides, prairies
- ἄσις,ιος (ῆ)**<sup>22</sup>: limon du fleuve d'où en général : fange, boue
- βόρβορος,ου (ὄ)**<sup>23</sup>: fange, borbier, à la différence de
- πέλος,ου (ὄ)**<sup>24</sup>: boue, terre détrempée
- ἰλύς,ύος (ὄ)**<sup>25</sup>: limon, fange, alluvion-sédiment, dépôt.

Nous avons fait émerger de ce relevé lexical trois grandes caractéristiques des zones humides : le caractère stagnant des zones humides, le peu de profondeur des eaux et enfin la nature même de leur « matériau » physique, soit le mélange de terre et d'eau. On note aussi, à travers ce relevé, l'apparition d'une connotation positive de ces espaces : cette approche positive se joue du côté de la fertilité, de l'abondance, de la luxuriance<sup>26</sup>, mais aussi et surtout, du côté de la construction urbaine : le terme signifiant « boue » ou « vase » désigne aussi par analogie un ciment ou un mortier. Nous tenons là, dès les premiers emplois lexicaux, un lien fort entre hybridité du territoire et occupation humaine de ce territoire.

## 2. Analyse du lexique paysager hybride

L'analyse du lexique paysager hybride prouve que la richesse du vocabulaire grec témoigne d'une réelle capacité descriptive de la langue grecque qui recherche la nuance lexicale destinée à rendre avec le plus de précision possible l'objet désigné. Les trois caractéristiques principales d'eau stagnante, peu profonde, en terri-

<sup>19</sup> Emploi très rare et tardif (onze occurrences) chez Aelius Hérodien, chez Eustathe et Hésychius.

<sup>20</sup> A. MOTTE, *Prairies et jardins de la Grèce antique. De la religion à la philosophie*, Bruxelles 1973.

<sup>21</sup> Emploi rare aussi, onze occurrence, plutôt tardif, une première apparition chez Pausanias en 5, 17, 9, 6 et ensuite des emplois tardifs chez Aelius Hérodien, Eustathe et les lexicographes.

<sup>22</sup> On compte 31 occurrences, Aelius Hérodien, Hésychius, Eustathe, les lexicographes.

<sup>23</sup> D'un emploi beaucoup plus fréquent (cent vingt-et-une occurrences), on le rencontre dès Aristophane, on le retrouve chez Lucien, puis chez les auteurs plus tardifs, Grégoire Naziance, Pollux, les lexicographes et les Byzantins.

<sup>24</sup> Emploi peu fréquent chez les lexicographes et les Byzantins.

<sup>25</sup> Emploi peu fréquent chez les lexicographes et les Byzantins.

<sup>26</sup> Il s'agit surtout des adjectifs tels que **ὑδροστάσιμος** (emploi rare) et surtout **θαλερός, α,** **ον** d'emploi très fréquent qui peut être associé aux lieux humides (comme la prairie) mais aussi aux zones humides comme le marais, les boues, les limons et les vases.

toire hybride correspondent en réalité aux modalités de perception de ces espaces, confinant alors à la perception même du paysage par les Anciens. Ces derniers opposaient deux types d'espaces liquides, la haute mer et les bas-fonds<sup>27</sup> et utilisaient, pour décrire cet espace, des métaphores terrestres : la plaine liquide est l'expression qui revient fréquemment dans la poésie homérique pour désigner la mer, ou la haute mer. Ce principe de rapport métaphorique entre terre et mer, connaîtra une fortune particulière jusqu'à sa formulation théorique par les écrivains de la Seconde Sophistique, notamment les rhéteurs grecs d'Asie Mineure<sup>28</sup>.

Notons qu'en diachronie, les termes désignant ces zones humides ont en réalité peu évolué : on trouve déjà l'idée de marais ou de zones humides dans les épopées homériques comme le prouve notre enquête lexicale : les termes de ἔλος et de λίμνη sont présents dès les épopées homériques et ne connaissent que peu d'évolution sémantique. Le marais n'est donc pas un espace nouveau pour les Grecs alexandrins, bien au contraire il est étroitement associé au paysage primordial de la plaine de Troie, *locus epicus* par excellence, la plaine de Troie étant tout à la fois perçue comme un espace désertique et une zone humide, un espace où il y a des marais<sup>29</sup>.

Pourtant, apparaissent dans le cadre de la poésie précieuse alexandrine, deux nouveaux termes pour désigner le marais : τῦφος, οὐς (marais, étang, lieu marécageux) et τέναγος (eau basse, bas-fond humide et vaseux). Cela correspond du point de vue de l'histoire littéraire antique à une période de grand renouveau artistique et littéraire, surtout un renouveau de l'épopée<sup>30</sup>. L'apparition d'un nouveau terme pour désigner un espace aussi étrange et hybride que le marais paraît légitime à cette période d'effervescence géographique et paysagère, après les découvertes qu'ont entraîné les conquêtes d'Alexandre<sup>31</sup>.

<sup>27</sup> Voir à ce propos l'ouvrage de J.-N. CORVISIER, *Les Grecs et la mer*, Paris 2008.

<sup>28</sup> Voir les développements sur les villes d'Orient chez Nonnos de Panopolis dans notre thèse de doctorat et les pistes d'analyse qui émergent en fin du présent article.

<sup>29</sup> Sur les marais de la plaine de Troie, voir A. L. GIESECKE, *The Epic City, Urbanism, Utopia, and the Garden in Ancient Greece and Rome*, Harvard 2007, p. 11-35 ; J. S. BURGESS, *The Tradition of Trojan War in Homer and the Epic Cycle*, The John Hopkins University Press 2001, G. HEDREEN, *Capturing Troy : The Narrative Functions of Landscape in Archaic and Early Classical Greek Art*, University of Michigan Press 2001 ainsi que A. TRACHSEL, *La Troade : un paysage et son héritage littéraire*, Bâle 2007.

<sup>30</sup> On voit à cette période, une profonde mutation dans la représentation des espaces traversés par les héros de l'épopée : le paysage occupe une place de plus en plus importante au point de devenir un élément constitutif et actif sur le plan de la diégèse : le sens de l'épopée et l'image du monde qui ressort du périple des héros passent par l'instrumentalisation du paysage. Aussi, son déploiement protéiforme est-il particulièrement conséquent.

<sup>31</sup> On citera également le cas très singulier d'une zone humide qui confine au merveilleux mais dont l'existence géographique est réelle : celle des mangroves découvertes par les expéditions d'Alexandre en Inde. Voir à ce propos P. SCHNEIDER, « The Discovery of Tropical Mangroves in Graeco-Roman Antiquity : Science and Wonder », *The Journal of the Hakluyt Society* 2011.

Ainsi, il nous semble que cette richesse lexicale, témoigne non seulement d'un intérêt positif des Anciens pour les zones humides et leurs différents types, mais encore qu'elle dénonce, dans sa circulation entre textes historiques, géographiques, médicaux ou poétiques, l'existence d'un phénomène d'intertextualité qui mêle réalités physiques et transformations fictives comme l'indique l'étude de Louis Robert sur l'Asie Mineure<sup>32</sup>. C'est pourquoi nous allons maintenant nous intéresser à cette dimension fictive qui se greffe sur la réalité physique au sein des descriptions détaillées que nous donnent à lire Quintus de Smyrne et Nonnos de Panopolis.

## II. Les récits étiologiques de peuplement des paysages vernaculaires dans les épopées posthomériques ou l'écriture d'un imaginaire poétique de l'anthropisation des zones humides

Acceptons pour le moment notre postulat de départ : à savoir que les épopées posthomériques, dans les constantes descriptives mais aussi narratives des zones humides qu'elles nous proposent, offrent en réalité *l'écriture d'un imaginaire poétique du processus de peuplement des provinces orientales sous le paradigme paysager des zones humides et hybrides*. Il convient de voir que la sédimentation de cet imaginaire poétique du récit étiologique de peuplement se fait en trois grandes étapes :

- tout d'abord il s'opère un basculement de la valeur négative vers la valeur positive de la zone humide chez Apollonios de Rhodes

<sup>32</sup> Ce dernier en effet étudie les rapports qu'entretiennent les épopées d'Apollonios de Rhodes et de Quintus de Smyrne avec la géographie réelle d'Asie Mineure. De belles pages sur les *beiamenai* du bas Hypios (Apollonios de Rhodes, *Arg.* II, 794) se concluent sur cette remarque importante : « Ainsi les deux mots choisis par le poète savant ne sont pas des termes passe-partout, des fioritures improvisées, des « épithètes de nature ». C'est la stricte et particulière réalité. La critique philologique de ce poète passe par la géographie et les voyageurs. Une critique littéraire des Anciens qui ne place pas ceux-ci dans leur cadre physique est souvent insuffisante et ne saisit pas les détails réels des intentions. La conclusion est que le poète a suivi une source locale, tout comme pour les gisements de fer disputés entre les Brébyces et les Mariandynes. Là encore, ce sont les historiens d'Héraclée du Pont. Ceux-ci connaissaient et décrivaient le fleuve Hypios avec son embouchure, sa gorge, son lac et sa plaine humide. C'était tout proche de leur patrie... ». L. ROBERT, *À travers l'Asie Mineure* [n. 18], p. 60. Cette mise en garde ne disqualifie pas pour autant les lectures littéraires que nous proposons car Apollonios de Rhodes est un poète de la Bibliothèque dont nous n'avons aucun témoignage affirmant qu'il aurait voyagé et perçu ce réel de ses propres yeux. Il travaille à partir de récit et de descriptions géographiques précises, d'autres voyageurs, ce qui permet de faire circuler la réalité géographique à l'intérieur des textes poétiques qui l'utilisent soit en la rendant parfois telle qu'elle – mais ce n'est pas le but poursuivi – parce qu'elle correspond à ce que l'auteur veut signifier à ce moment là, soit en la transformant pour l'intégrer et la faire correspondre à leur matière épique.

- ensuite, il se joue, dans la poésie épique de Quintus de Smyrne une véritable écriture des phénomènes d'anthropisation des zones humides, phénomènes poétisés et métaphorisés afin de construire l'identité d'un paysage vernaculaire sous le paradigme du merveilleux<sup>33</sup>
  - Enfin, les zones humides décrites par Nonnos de Panopolis sont totalement anthropomorphisées et représentent le dernier degré de transcription poétique du récit étiologique de peuplement des zones hybrides.
- Notre analyse suivra cet ordre chronologique.

*A. De la confusion des zones humides à leur valorisation chez Apollonios de Rhodes : condition à l'écriture épique et poétique de l'extension du pouvoir des Ptolémée en Libye.*

Dans les *Argonautiques*<sup>34</sup>, Apollonios de Rhodes nous livre sa version du périple de Jason et des Argonautes, embarqués sur le vaisseau Argô à la poursuite de la célèbre Toison d'or. Au chant IV, chant du retour des héros au pays natal après l'enlèvement de la Toison, le poète s'adonne à une description intéressante des zones humides qui caractérisent le désert Libyen.

De celle-ci, il faut noter la richesse du vocabulaire mais surtout son exploitation singulière par le poète, qui tisse divers espaces sous le sceau du mélange, de l'hybridation des composantes physiques et géographiques. Au chant IV, les héros sont en effet échoués sur le rivage des Syrtes et prisonniers d'un espace hybride, on retrouve le terme de τέναγος (eau basse, bas-fond humide et vaseux) et celui de χεῦμα (le flot, le flux) avec le sens ici de nappe d'eau peu profonde :

πάντη γὰρ τέναγος, πάντη μνιόεντα βυθοῖο  
 τάρφεα· κωφή δέ σφιν ἐπιβλύει ὕδατος ἄχνη·  
 ἠερίη δ' ἄμαθος παρακέκλιται· οὐδέ τι κεῖσε  
 ἐρπετόν, οὐδέ ποτητόν ἀείρεται. ἐνθ' ἄρα τούσγε  
 πλυμμυρίς – καὶ γὰρ τ' ἀναχάζεται ἠπείροιο  
 ἧ θαμὰ δὴ τόδε χεῦμα, καὶ ἅψ' ἐπερεύγεται ἀκτὰς  
 λάβρον ἐποιχόμενον – μυχάτη ἐνώωσε τάχιστα  
 ἠιόνι, τρόπιος δὲ μάλ' ὕδασι παῦρον ἔλειπτο.  
 οἱ δ' ἀπὸ νηὸς ὄρουσαν, ἄχος δ' ἔλεν εἰσορόωντας  
 ἠέρα καὶ μεγάλης νῶτα χθονὸς ἠέρι ἴσα,  
 τηλοῦ ὑπερτείνοντα διηνεκές· οὐδέ τιν' ἀρδμόν,  
 οὐ πάτον, οὐκ ἀπάνευθε κατηυγάσσαντο βοτήρων  
 αὔλιον, εὐκλήφω δὲ κατείχετο πάντα γαλήνη.

(Ap.Rh., Arg. 4, 1237-1249)

<sup>33</sup> Voir à propos des paysages vernaculaires et du merveilleux pour les construire, L-N. ANDRÉ, « Regard et représentation du paysage dans l'épopée grecque d'époque impériale : le cas des mirabilia chez Quintus de Smyrne », *Pallas* 92, 2013, p. 183-202.

<sup>34</sup> F. VIAN, Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, Paris 1974.

*Partout en effet de la vase, partout des fonds pleins d'algues, sur lesquels l'écume silencieuse de la mer s'écoule; en bordure, le sable s'étend aussi loin que le ciel : nulle bête là-bas, nul oiseau, ne s'envole, c'est là que les flots – car souvent reflue tour à tour de la terre ferme cette vague, et ensuite, s'approchant de la côte escarpée, elle s'y déverse, dans sa violence – c'est dans la partie la plus reculée du rivage que la marée les rejeta d'un seul coup, seule la quille restait un peu dans l'eau. Ils sautèrent hors du navire et c'est la douleur qui les prit à la vue du ciel et du dos de cette immense terre, égale au ciel qui s'étirait sans discontinu à perte de vue. Aucune aiguade, aucun sentier, au loin ils n'apercevaient aucune étable de bouvier, sur toutes choses pesait un silence de paix.*

Le caractère hybride de ce lieu est présenté par son étendue, l'hybridité envahit l'espace comme le montre l'anaphore des adverbes *πάντη* en début de chaque hémistiche, répétant en miroir l'envahissement du marais, *τέναγος*, mis en relief avant la coupe penthémimère. Les algues envahissent les fonds *μυλόεντα βυθοῖο /τάρφρα* comme si la végétation – terrestre habituellement – débordait dans l'espace liquide, débordement que traduit le rejet de *τάρφρα* au vers suivant. Mais cet espace hybride, qui emprisonne les héros, est étroitement associé au désert qui le renferme, et qui, lui, est immense et illimité. L'hybridité joue donc à deux niveaux : au niveau spatial et au niveau physique comme le rappelle les paroles de détresse d'Ancaïos le navigateur :

« Ὠλόμεθ' αἰνότατον δῆθεν μόρον, οὐδ' ὑπάλυξις  
 ἔστ' ἄτης· πάρα δ' ἄμμι τὰ κύντατα πημανθῆναι  
 τῆδ' ἐπ' ἐρημαίῃ πεπτηότας, εἰ καὶ ἀῆται  
 χερσόθεν ἀμπνεύσειαν· ἐπεὶ τεναγώδεα λεύσσω  
 τῆλε περισκοπέων ἄλα πάντοθεν· ἤλιθα δ' ὕδωρ  
 ξαινόμενον πολιῆσιν ἐπιτροχάει ψαμάθοισιν.  
 καὶ κεν ἐπισμυγερῶς διὰ δὴ πάλαι ἦδ' ἐκεάσθη  
 νηῦς ἱερὴ χέρσου πολλὸν πρόσω· ἀλλὰ μιν αὐτῇ  
 πλημμυρὶς ἐκ πόντοιο μεταχθονίην ἐκόμισσεν.  
 νῦν δ' ἡ μὲν πέλαγόςδε μετέσσυται, οἴοθι δ' ἄλμη  
 ἄπλοος εἰλεῖται, γαίης ὕπερ ὅσσον ἔχουσα.  
 τούνεκ' ἐγὼ πᾶσαν μὲν ἀπ' ἐλπίδα φημὶ κεκόφθαι  
 ναυτιλῆς νόστου τε. δαημοσύνην δέ τις ἄλλος  
 φαίνοι ἐήν· πάρα γάρ οἱ ἐπ' οἰήκεσσι θαάσσειν  
 μαιομένῳ κομιδῆς. ἀλλ' οὐ μάλα νόστιμον ἦμαρ  
 Ζεὺς ἐθέλει καμάτοισιν ἐφ' ἡμετέροισι τελέσσαι. »

(Ap.Rh., Arg. 4, 1261-1276)

*« C'en est bien fini de nous, victimes du plus terrible sort ; nul moyen d'échapper au malheur. C'est le pire qui nous attend, échoués que nous sommes, au bord de ce désert, même si les vents venaient à souffler de la terre : je vois alors les hauts-fonds vaseux aussi loin que que je porte le regard tout autour ; l'eau s'éparpille en courant sur les rivages blancs d'écume. Depuis longtemps déjà notre nef sacrée aurait dû se fracasser misérablement sur le fond, bien au loin ; et c'est le flot*

*de la mer lui-même qui, venu du large, l'a portée en la soulevant vers le ciel. Mais maintenant il a reflué vers la haute mer et une simple nappe d'eau à part serpente sur la surface de la terre autant qu'elle le peut. Pour moi, je vous l'assure, tout espoir de navigation et de retour est perdu à jamais, qu'un autre nous démontre son habileté : qu'il vienne s'asseoir aux gouvernails, s'il veut tenter la route. Mais Zeus refuse, après nos épreuves, de nous accorder le jour du retour. »*

On retrouve ici le terme de *τεναγώδεα*, et l'on note de nouveau une étroite association avec le désert : ils sont échoués au bord du désert *ἐρημαίη* terme mis en valeur par la coupe penthémimère, de même que l'enjambement traduit leur relégation au bord du désert :

ἔστ' ἄτης· πάρα δ' ἄμι τὰ κύντατα πημανθῆναι  
 - ~ ~ - - - / - - ~ ~  
 τῆδ' ἐπ' ἐρημαίη πεπτηότας [...]

L'hybridité caractéristique du marais est également mise en valeur : les fonds pleins de vases semblent les cerner de toute part comme le montre le travail de scansion avec la coupe penthémimère qui pose face à face l'action de voir (la vase) partout :

- ~ ~ - ~ ~ - / ~ ~ - ~ ~ - ~ ~ - -  
 τῆλε περισκοπέων ἄλα πάντοθεν· ἤλιθα δ' ὕδωρ

L'eau de mer est éparpillée sur la terre avec laquelle elle se mélange *ἤλιθα δ' ὕδωρ / ξαινόμενον πολιῆσιν ἐπιτροχάει ψαμάθοισιν* et serpentant à la surface de la terre, interdisant toute profondeur nécessaire à la navigation. Le rivage devient alors une sorte de désir, mais c'est aussi un lieu sans fin :

ὥς τότ' ἀριστῆες δολιχοῦ πρόπαρ αἰγιαλοῖο  
 ἤλυον ἐρπύζοντες.

(Ap.Rh., *Arg.* 4, 1288-1289)

*C'est ainsi que les héros, anxieux, allaient et venaient sur le bord de la grève sans fin.*

L'ensemble de ces extraits montre que la description de cette zone humide fait de ce paysage plus un marais qu'un rivage, en insistant sur le retrait des eaux, et sur le caractère vaseux des bas-fonds qui interdisent à la nef Argô toute possibilité de navigation. Le marais est ici, à première vue, le lieu de la claustration et de la stagnation. Mais cet espace hybride, qui emprisonne les héros, est étroitement associé au désert qui le renferme, et qui, lui, est immense et illimité. Ainsi, les héros sont-ils doublement prisonniers : pris dans la vase d'une zone marécageuse forclosée, tandis que l'espace qui la recèle et d'où ils doivent s'échapper, le désert, est illimité, mais tout aussi aliénant.

Cette bipolarité de l'espace décrit, qui apparaît d'abord comme inquiétant et négatif, bascule progressivement vers une valeur rassurante et positive, dont la tonalité est confirmée par l'épiphanie salvatrice du dieu Triton localisé dans le lac Maréotis. L'introduction du terme grec λειμών fait basculer la valeur de ce marais de la stérilité vers la fertilité<sup>35</sup>, et apporte un espoir de renouveau et de survie. Il appelle alors d'autres rivages, d'autres paysages comme autant d'espoirs et d'issues pour sortir du désert marécageux :

ἦ ὅτε καλὰ νάοντος ἐπ' ὄφρῦσι Πακτωλοῖο  
 κύκνοι κινήσωσιν ἔδον μέλος, ἀμφὶ δὲ λειμών  
 ἐρσήεις βρέμεται ποταμοῖό τε καλὰ ῥέεθρα·  
 (Ap.Rh., *Arg.*, 4, 1300-1302)

*ou bien lorsque sur la rive du Pactole au beau cours, des cygnes font résonner leur chant,  
 tandis qu'à l'entour retentit la prairie humide de rosée et les belles eaux du fleuve.*

Si l'évocation du chant du cygne peut éveiller chez le lecteur cultivé quelque écho platonicien, il convient surtout de relever l'association avec les prairies humides et fertiles. Ainsi, peu à peu, le texte construit, au travers du lexique des zones humides, une bipolarité d'abord inquiétante et négative puis rassurante et positive, des zones humides. Première confirmation de cet espoir, c'est l'épisode du halage de la nef Argô dans les sables du désert de Libye. La nef Argô est halée à la force des bras jusqu'au lac Triton<sup>36</sup>, lac marécageux s'il en est, puisqu'il forme le paradigme des zones humides du delta du Nil dans la littérature hellénistique et tardive<sup>37</sup>.

Ce lac marécageux<sup>38</sup> porte en fait le nom de sa divinité protectrice, laquelle accorde son aide aux Argonautes, et reconduit la nef depuis ses eaux stagnantes jusqu'à la mer<sup>39</sup>.

On voit au travers de ces exemples que le poète alexandrin exploite donc volontairement la confusion entre deux zones humides, celle du rivage où les

<sup>35</sup> A. MOTTE, *Prairies et jardins de la Grèce antique* [n. 20].

<sup>36</sup> Ap.Rh., *Arg.* 4, 1384-1392.

<sup>37</sup> C'est l'hypothèse qui se dégage des analyses du paysage du roman d'Achille Tatius et c'est également l'hypothèse que nous proposons dans notre lecture du paysage matriciel chez Nonnos de Panopolis.

<sup>38</sup> Ce lac a souvent été associé au lac réel de la région du Nord de l'Égypte, le lac Maréotis, pour une étude de terrain, voir L. BLUE (éd.) et E. KHALIL, *Lake Mareotis : Reconstructing the Past*, Oxford 2010 et plus particulièrement l'article de M. S. ABD-EL-GHANI, « The Mareotic Region in Ancient sources », dans L. BLUE (éd.) et E. KHALIL, p. 5.

<sup>39</sup> Le mythe d'Athéna, déesse ayant présidé à la construction de la nef Argô, vient ouvrir cette possibilité d'une aide surnaturelle et divine destinée à faire sortir les héros de ces étranges espaces.

héros sont échoués et qui est premièrement vécue comme négative et celle du lac Maréotis, demeure de Triton qui va les sauver, et qui est donc perçue comme positive comme en témoigne l'introduction du terme grec *leimon*, investi d'une dimension philosophique et religieuse<sup>40</sup>, qui fait basculer la valeur de ce marais de la stérilité vers la fertilité, et apporte un espoir de renouveau et de survie. Le lac marécageux de Maréotis porte le nom de la divinité protectrice qui l'habite, laquelle accorde son aide aux Argonautes pour reconduire la nef depuis ses eaux stagnantes jusqu'à la mer.

Il est intéressant de noter que le poète focalise l'écriture de ce passage sur la description de Triton, créature hybride, mi-homme mi-bête, mi-dieu mi-monstre, qui, selon un processus de substitution paysagère propre à Apollonios de Rhodes<sup>41</sup>, « vaut pour » l'espace qu'il habite. Ainsi, la figure hybride de l'espace traversé, soit le marais paradigme de la région du delta du Nil, est identifiée à la figure hybride de Triton<sup>42</sup>. Par ce processus de substitution, Apollonios fait du marais l'espace de l'inassignable, qui emprunte ses caractéristiques morphologiques aux êtres étranges qui le peuplent. C'est donc un espace à investir, à la possible polymorphie et aux formes changeantes et non fixées. Le marais figure en ce sens le lieu de tous les possibles, depuis l'apparition des Nymphes libyennes<sup>43</sup>, à l'oscillation entre espace de claustration et espace du salut. Mieux encore, si l'on en croit la démonstration de Frederick T. Griffiths<sup>44</sup>, le chant IV des *Argonautiques* est celui de l'écriture, par le mythe et les récits étiologiques, de la conquête du pouvoir des Ptolémée sur le territoire libyen, c'est donc au prix de ce travail de neutralisation esthétique du paysage hybride que peut s'effectuer l'écriture métaphorique de l'extension du pouvoir des Ptolémée sur le territoire libyen et son peuplement grec.

La zone humide est ici associée à une valeur positive de fertilité et de peuplement grecs, grâce au détour de la mythologie épique : Quintus de Smyrne présente-il un tel processus d'écriture ?

<sup>40</sup> A. MOTTE, *Prairies et jardins de la Grèce antique* [n. 20].

<sup>41</sup> Voir à ce propos la description de l'île de Lemnos chez Apollonios, L.-N. ANDRÉ « Lemnos chez Apollonios de Rhodes : ekphrasis, paysage insulaire et spatialisation », dans M. BRIAND (éd.) *La Trame et Le Tableau*, actes du colloque des 21, 22 et 23 octobre 2010 à Poitiers, Rennes 2013, p. 343-361.

<sup>42</sup> L.-N. ANDRÉ, « Protée » et « Triton », notices dans D. LANNI, *Bestiaire fantastique des voyageurs*, Paris 2014, p. 335-338 et p. 382-384.

<sup>43</sup> Il s'agit de l'épisode, que l'on trouve au Chant IV des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, qui permet aux Argonautes de sortir du désert-marais libyen. Celui-ci constitue une réécriture de la célèbre épreuve du jardin des Hespérides, l'un des douze travaux d'Héraklès dans la mythologie grecque.

<sup>44</sup> F. T. GRIFFITHS, « Claiming Libya : Peleus and the Ptolemies in Apollonius Rhodius' *Argonautica* », dans Ch. CUSSET, N. LE MEUR, F. LEVIN (éd.), *Mythes et Pouvoir à l'époque hellénistique*, Leuven 2013, p. 1-37.

B. Les zones humides chez Quintus de Smyrne : le merveilleux comme condition d'anthropisation du paysage vernaculaire oriental.

Dans la deuxième étape de la sédimentation des imaginaires autour des zones humides, Quintus de Smyrne<sup>45</sup>, joue un rôle décisif : de nombreuses descriptions paysagères font montre d'un intérêt tout particulier pour les marais. Si les formes de ces marais sont tout à fait inédites, on repère toutefois un point commun avec Apollonios : la représentation de ces espaces est également placée sous le signe de l'hybridation. Ce processus de mélange est porté à son terme par Quintus, puisque s'entremêlent non seulement matériaux de la géographie physique (terres et eaux), mais aussi fluides corporels humains et sécrétions animales. Et, autre singularité, Quintus nous présente l'origine, l'apparition, l'instauration de ces zones humides. À ce sujet, trois descriptions sont paradigmatiques : tout d'abord, il s'agit de la zone humide du fleuve Paphlagonéios. Cette première description d'une zone humide dans les *Posthomériques* de Quintus de Smyrne a lieu dans la plaine de Troie, juste après la mort au combat du héros Memnon<sup>46</sup>, chef des armées troyennes. Ce fleuve est constitué par les gouttes de sang tombé du cadavre de Memnon comme le montre les jeux métriques et syntaxiques de coupe (trochaïque) et surtout l'enjambement qui mime le mouvement de chute des gouttes de sang sur la terre (v.5 56-557)<sup>47</sup>:

-     ∪ ∪   - ∪   - ∪   - / ∪   ∪   -   ∪ ∪   - ∪  
 Τοῦ δ' ἐπὶ γαῖαν ὄσαι πέσον αἱματόεσσαι  
 -     ∪ ∪   - ∪   - ∪   - / ∪   -   -   ∪ ∪   - ∪  
 ἐκ μελέων βράθάμιγγες, ἐν ἀνθρώποισι τέτυκται  
 -     ∪ ∪   - ∪ ∪   - /   -   -   -   ∪ ∪   - ∪   -  
 σῆμα καὶ ἐσσομένοις· τὰς γὰρ θεοὶ ἄλλοθεν ἄλλην  
 -     ∪ ∪   - ∪ ∪   - / ∪ ∪   -   ∪   -   -   - ∪  
 εἰς ἐν ἀγειράμενοι ποταμὸν θέσαν ἠχήμεντα,  
 -     ∪ ∪   -   -   - ∪ ∪   - ∪ ∪   - ∪ ∪   - ∪ ∪   - ∪  
 τὸν ῥά τε Παφλαγόνειον ἐπιχθόνιοι καλέουσι  
 -     ∪ ∪   -   -   - ∪ / ∪   -   ∪ ∪   - ∪ ∪   - ∪  
 πάντες ὄσοι ναίουσι μακρῆς ὑπὸ πείρασιν Ἴδης  
 (Q.S.Posth. 2, 556-561)

<sup>45</sup> F. VIAN, Quintus de Smyrne, *La Suite d'Homère*, Paris 2003.

<sup>46</sup> Memnon est, dans les cycles épiques, c'est-à-dire les autres versions de la guerre de Troie que celle donnée par Homère, l'équivalent du personnage d'Hector.

<sup>47</sup> Les enjambements mettent aussi en relief la constitution du signe et sa visibilité pour des siècles à venir (v. 557-558) ou insistent sur l'intervention des dieux dans la création de ce θαῦμα hybride (v. 558-559) tout en le plaçant dans un cadre géographique troyen, au pied de l'Ida (v. 561).

*Et de son cadavre par terre tombèrent de ses membres de gouttes de sang qui constituèrent un signe visible pour les hommes à venir ; et ces gouttes les dieux les rassemblèrent les unes avec les autres pour en faire un fleuve bruissant, que nomment Paphlagonéios, tous ceux qui habitent le pays au pied du grand massif de l'Ida.*

Le prodige, source du fameux θαῦμα paysager<sup>48</sup>, vient du fait que chaque année, pour commémorer la mort de Memnon, ce fleuve charrie des eaux sanguinolentes et putrides, l'insistance sur le sang comme constituant de ces eaux est marquée par la coupe penthémimère du vers 562 tandis que le mélange qu'il offre avec la terre sur laquelle il s'écoule est souligné par l'hephthémimère qui met ainsi en relief entre les deux coupes τραφερήν (chemin sur la terre) tandis que l'odeur qui émane des eaux rappelle le mélange étrange entre l'humeur humaine et le cours du fleuve, ce que souligne le rejet du vers 564 sur le vers 565 mettant en valeur φαίης qui établit l'équivalence entre la blessure humaine purulente et le flot nauséabond qui s'épanche lui aussi sur deux vers dont l'enjambement traduit de nouveau la dynamique fluviale :

- ~ ~ - ~ ~ - / ~ ~ - ~ ~ - ~ ~ - ~ ~  
 ὅς τε καὶ αἱματόεις τραφερὴν ἐπινίσεται αἶαν,  
 - ~ ~ - ~ ~ - ~ / ~ ~ - ~ ~ - ~ ~ - ~ ~  
 ὁππότε Μέμνονος ἦμαρ ἔη λυγρὸν ὃ ἔνι κεῖνος  
 - ~ ~ - ~ ~ - ~ / ~ ~ - ~ ~ - ~ ~ - ~ ~  
 κάτθανε· λευγαλέη δὲ καὶ ἄσχετος ἔσσυται ὀδμὴ  
 - ~ ~ - ~ ~ - ~ / ~ ~ - ~ ~ - ~ ~ - ~ ~  
 ἐξ ὕδατος· φαίης κεν ἔθ' ἔλκεος οὐλομένοιο  
 - ~ ~ - ~ ~ - ~ / ~ ~ - ~ ~ - ~ ~ - ~ ~  
 πυθομένους ἰχῶρας ἀποπνείειν ἀλεγεινόν.  
 Ἄλλὰ τὸ μὲν βουλήσι θεῶν γένεθ'· [...]

(Q.S., *Posth.* 2, 562-567)

*Et c'est du sang qu'il charrie sur la terre nourricière lorsque revient le triste jour de la mort de Memnon ; et c'est une abominable odeur, insupportable, qui s'exhale de ses eaux, on dirait que de la blessure fatale s'épanchaient encore des effluves nauséabondes d'une humeur putride ; mais telle a été la volonté des dieux.*

Ainsi, c'est l'hybridation d'éléments de nature hétérogène – sang, eau et terre – qui est à l'origine du fleuve Paphlagonéios, et qui caractérise l'espace humide de cet étrange cours d'eau (mi-organique mi-minéral) qui fait l'objet de l'admiration étonnée des spectateurs présents et à venir ἐν ἀνθρώποισι τέτυκται/σῆμα καὶ ἐσσομένοισι·(Q.S., *Posth.* 2, 557-558).

<sup>48</sup> L.-N. ANDRÉ, *Regard et représentation* [n. 33].

Un deuxième paysage merveilleux présente des caractéristiques hybrides mêlant liquide et minéral. Il s'agit de l'ancre de Philoctète et sa flaque de pus. On y retrouve une même étrangeté de la zone humide décrite, tenant à une hybridation similaire, mélange d'organique et de minéral. Quintus dresse le portrait de Philoctète, blessé, retiré dans son ancre : on y retrouve un procédé de substitution entre le personnage et son habitat : l'un va emprunter ses caractéristiques à l'autre<sup>49</sup>. Une même étrangeté et une hybridation d'un type similaire se retrouvent dans le cas de l'ancre de Philoctète (9, 350-391) : l'hybridité étonnante étant ici aussi constituée par l'épanchement de pus qui suinte de la blessure du héros blessé et qui, à force de couler, a fini par constituer une importante flaque, on retrouve un même procédé d'insistance de flot de pus tombé par terre par la mise en relief de la préposition ἐπὶ entre la trochaïque et hephthémimère qui lie le mouvement continu du flot indiqué par l'adverbe αἰὲν avec l'élément minéral hétérogène où va se constituer la merveille, le sol de la caverne indiqué par χθόνα et précisé par πῆδον au vers suivant bénéficiant du même procédé de mise en valeur entre deux coupes :

- ~ ~ - ~ ~ - ~ ~ / ~ - ~ ~ - ~ ~ - -  
 Ἐκ δὲ οἱ ἔλκεος αἰὲν ἐπὶ χθόνα λειβομένοιο  
 - - - ~ ~ - ~ ~ / ~ ~ - ~ ~ - ~ ~ - -  
 ἰχῶρος πεπάλακτο πῆδον πολυχανδέος ἄντρου,  
 - ~ ~ - - - ~ ~ / ~ - ~ ~ - ~ ~ - ~ ~ - ~  
 θαῦμα μέγ' ἀνθρώποισι καὶ ὕστερον ἔσσομένοισι.  
 (Q.S., *Posth.* 9, 389-391)

*Et de sa blessure sans cesse ruisselante, un sang corrompu souillait d'éclaboussures le sol de sa vaste caverne, grande merveille aussi pour les hommes à venir.*

Si la zone humide décrite n'est pas de l'ampleur d'un marais ou d'un fleuve marécageux, en revanche elle présente une double caractéristique étonnante, merveilleuse au sens des *mirabilia* antiques<sup>50</sup> : non seulement la caverne, qualifiée de vaste, est recouverte par le liquide qui s'échappe de la plaie de Philoctète – c'est donc un espace humide assez conséquent – mais encore ce liquide provient d'une humeur humaine, le pus de la blessure. Elle constitue donc à ce titre un θαῦμα, c'est-à-dire une curiosité naturelle qui fait l'admiration des spectateurs présents et à venir καὶ ὕστερον ἔσσομένοισι.

<sup>49</sup> Voir les remarques que nous avons faites à propos des procédés de substitution entre le paysage et ce/ceux qui le peuplent dans l'ensemble de notre enquête. Ici le portrait de Philoctète est à étudier dans son intégralité – étude que nous ne ferons pas ici car elle ferait sortir quelque peu la réflexion de son cadre – pour voir se dessiner un rapport entre le héros et la caverne.

<sup>50</sup> Voir mon étude au chapitre II de la troisième partie de la thèse de doctorat.

Avec le troisième et dernier exemple que nous avons retenu, celui de la couche des amours de Séléné et d'Endymion, le vocabulaire de l'espace humide de la prairie (*polumèlon*) refait surface, mêlé cette fois à un nouveau liquide : non pas le sang ou tout autre humeur humaine, mais une sécrétion animale, le lait des vaches qui paissent dans la prairie qui abrite la couche de Séléné et d'Endymion. Celle-ci est qualifiée de zone humide, et, par un effet d'optique, elle se transforme en « mirage » : l'eau qu'elle recèle paraissant lait. C'est précisément sur cet élément liquide que repose le phénomène optique qui confère à ce paysage son statut merveilleux. Les jeux de coupes attirent l'attention sur le lait et sa couleur blanche comme le montre la mise en relief de *πολιόν* entre la penthémimère et hephthémimère, plaçant après cette dernière le mot *γάλα* en valeur. On observe également les mêmes effets d'insistance créés à partir des rejets et des enjambements qui dessinent la descente du ciel de Séléné (v. 129-130) et qui contribuent à faire de cette prairie un paysage merveilleux par son hybridité, liquide et terrestre. Il est alors intéressant de remarquer que ce paysage hybride, zone humide, se singularise de l'ensemble des paysages merveilleux du fait qu'il abrite la couche de Séléné et d'Endymion, c'est-à-dire qu'il est le lieu de l'actualisation d'une rencontre amoureuse et d'un désir physique<sup>51</sup>. Cette zone humide, avec toutes les connotations que l'on peut, dans une telle circonstance, y attacher, reste cependant pour Quintus un paysage visuel. L'écriture du paysage merveilleux passe par la mention de l'effet d'optique, du « mirage » que cette hybridité constitutive crée : l'eau qu'elle recèle paraissant lait (v. 135-136). De près, le spectateur verra la dissipation de cet effet pour découvrir une eau claire s'écoulant de la grotte aux Nymphes. Cette zone humide constitue bien du fait de son hybridité un *θαῦμα* singulier que les hommes peuvent encore observer *ἦς ἔτι νῦν περ*. Ce caractère merveilleux est alors souligné par la multiplication des pauses bucoliques notamment entre les vers 131 à 133 :

<sup>51</sup> Cette orientation érotique m'intéresse tout particulièrement dans la mesure où elle offre une certaine résonance intertextuelle avec les paysages dans le roman grec. L'importance du désir physique, de l'érotique et de l'amour étant décisive pour la représentation du paysage à l'époque tardive. Même si Quintus de Smyrne n'est ni Achille Tatius dont les développements érotiques répondent à la loi du genre romanesque antique ni Nonnos de Panopolis dont l'humour peut accompagner également les scènes érotiques ou les sujets érotiques (le tissage d'Aphrodite au chant XXIV des *Dionysiaques*, réécrivant sur le mode parodique et humoristique l'épisode homérique où Héphaïstos conçoit le piège pour démasquer les amours adultères d'Aphrodite et Arès), il est tout de même significatif, d'interroger, au sein d'une épopée « sérieuse » marquée par des valeurs morales fortes et un stoïcisme latent, ces espaces qui constituent autant de ruptures tonales riches de sens. Quoiqu'il en soit, il convient de noter pour mes analyses que ces ruptures de ton ouvrent des espaces paysagers singuliers.

Τεῦκρος δὲ Ζέλυν εἶλε περικλυτὸν υἱὰ Μέδοντος,  
 ὅς ῥά τε ναιετάεσκεν ὑπὸ Φρυγίην πολύμηλον  
 ἄντρον ὑπὸ ζάθεον καλλιπλοκάμων Νυμφάων,  
 ἧχί ποτ' Ἐνδυμίωνα παρυπνώοντα βόεσσιν  
 ὑψόθεν ἀθρήσασα κατήλυθε διὰ Σελήνη  
 οὐρανόθεν· δριμύς γὰρ ἄγεν πόθος ἠιθέοιο  
 ἀθανάτην περ ἐοῦσαν ἀκήρατον, ἧς ἔτι νῦν περ  
 εὐνῆς σῆμα τέτυκται ὑπὸ δρυσίν. Ἀμφὶ δ' ἄρ' αὐτῇ  
 ἐκκέχυτ' ἐν ξυλόχοισι βοῶν γλάγρος, οἱ δέ νυ φῶτες  
 θηεῦντ' εἰσέτι κεῖνο· τὸ γὰρ μάλα τηλόθε φαίης  
 ἔμμεναι εἰσορόων πολιὸν γάλα, κεῖνο δ' ἴησι  
 λευκὸν ὕδωρ, καί, βαιὸν ἀπόπροθεν ὀππόθ' ἴκηται,  
 πηγγνυται ἀμφὶ ῥέεθρα, πέλει δ' ἄρα λάινον οὔδας.

(Q.S., *Posth* 10, 125-137)

*Teucros abat Zélus, l'illustre fils de Médon, qui avait son habitat sous les pâturages de Phrygie, au pied de l'autre sacré des Nymphes aux belles tresses. C'est là que jadis la divine Séléne, quand elle eut aperçu du haut de sa course Endymion endormi près de ses vaches, descendit du ciel : l'aiguillon du désir la poussait vers le jeune garçon, bien qu'elle fût immortelle et vierge ; et aujourd'hui encore, la trace de leur couche se voit sous les chênes. Tout alentour le lait des vaches s'était répandu à travers les sous-bois, et les hommes aujourd'hui contemplent encore cette merveille. De très loin, en effet, on a l'impression de voir du lait blanc. En réalité, c'est une eau limpide qui coule de la grotte ; mais, quand elle a quelque peu cheminé, elle forme dans son lit un dépôt qui change le sol en pierre.*

On voit donc que ces diverses caractéristiques mêlent l'humain et l'animal à la zone humide : chacun de ces exemples raconte l'histoire d'un peuplement d'une zone géographique bien précise. Pour conclure, il est intéressant de noter que dans les trois descriptions, les zones humides s'offrent comme espaces dont l'hybridité sur laquelle repose le jeu poétique s'institue en réalité comme un marqueur paysager singularisant. Cette identité, plus que surprenante dans notre

regard de contemporain<sup>52</sup>, est pourtant ce qui confère à ces zones leurs caractéristiques « touristiques »<sup>53</sup>. Ces qualités naissent du contact avec le corps humain : par *empreinte*. Pour jouer avec les mots, on pourrait dire qu'on passe là du *topos* au *topos*, c'est-à-dire de l'espace marqué de l'empreinte<sup>54</sup>, au *lieu commun*, partagé, identitaire. De ces zones humides pour le moins originales, nous retiendrons aussi la nature surprenante des hybridations, qui font du marais le produit de la rencontre entre substances humaines, animales, végétales ou minérales.

Cette orientation progressive de la zone hybride, paysage vernaculaire et identitaire, vers un paysage anthropomorphisé marque un tournant dans l'histoire de la sensibilité paysagère que véhicule l'épopée tardive.

*C. Les zones humides chez Nonnos de Panopolis : anthropomorphisation du paysage comme métaphore du processus d'anthropisation de l'environnement.*

Le paysage des zones humides au sens de zones métissées, d'espaces hybrides où se rencontrent la terre et l'eau sont très nombreuses dans l'immense fresque épique que nous donne à lire Nonnos de Panopolis avec ses *Dionysiaques*<sup>55</sup>. La diversité des zones humides que présente cette vaste épopée se subsume cependant dans la figure matricielle du delta du Nil qui innerve toute la représentation paysagère de l'œuvre<sup>56</sup>. Mais un cas particulier émerge singulièrement dans cette

<sup>52</sup> Si l'on regarde le paysage antique avec dans l'esprit ce que nous culture a identifié et construit comme étant du paysage au sens artistique, esthétique mais aussi sociologique.

<sup>53</sup> Voir les développements concernant les paysages vernaculaires qui invitent ici à cette qualification.

<sup>54</sup> « l'empreinte, la frappe », voir le rapport entre le *topos* et l'image en grec ainsi que son rapport à la « vérité », B. CASSIN (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des Intraduisibles*, Paris 2004, p. 582 et p. 1350.

<sup>55</sup> Récit de la soumission de l'Orient à la croyance en Dionysos, cette épopée dont le cœur présente l'affrontement entre les Indiens et les armées de Dionysos derrière lequel se laisse lire en partie, la figure tutélaire d'Alexandre, les *Dionysiaques* sont aussi un vaste terrain d'enquête pour évaluer les rapports identitaires entre Rome, le centre désaffecté du pouvoir qu'est Athènes, et le centre de la culture hellène des cités d'Orient, pensées comme centres effectifs du pouvoir et de la nouvelle culture, selon la géographie qu'en donne l'œuvre. Dans cette perspective, le paysage y tient une place de choix.

<sup>56</sup> C'est l'hypothèse que nous avons défendue dans notre thèse de doctorat, et nous convenons, à l'heure actuelle, que la démonstration doit gagner encore en efficacité et en profondeur. C'est un des axes de recherche que nous privilégions en ce moment. Nous avons présenté une communication intitulée « Les possibilités du Nil. Le cas de l'insularité continentale : un modèle pour penser la géographie fluviale de l'Inde ? » qui se centre sur la question du paysage fluvial dans les *Dionysiaques*, lors de l'atelier « Paysages d'Orient et de Méditerranée. Une étude comparée de la description des lieux dans le discours géographique antique » organisé par P. SCHNEIDER, S.

fresque : celui des récits de fondation et de peuplement des villes de Tyr et de Beyrouth<sup>57</sup>, qui vont maintenant nous occuper.

Ces récits étiologiques présentent la géographie originelle des sites en expliquant la raison de l'installation des peuples sur ces sites. Une lecture attentive des paysages de Tyr et de Beyrouth révèle rapidement que toutes deux sont nées d'un site côtier. Le traitement du rivage est un exemple de fusion des rapports nature/culture et de l'hybridité d'un espace à la fois terrestre et maritime qui parachève cette étude des zones humides épique en un point d'orgue. Le poète a transposé, en inscrivant dans la chair même du paysage, les notions d'hybridité physique au travers de l'hybridité qu'engage le processus d'anthropisation du littoral sous le schème de l'anthropomorphisme dont témoignent les deux extraits que voici :

<p>Tyr, la nageuse étreinte (Nonn., <i>Dion.</i> 40, 311-326)</p> <p>καὶ πόλιν ἀθρόησας ἐπεγήθειεν, ἣν Ἐνοσίχθων οὐ διερωῖ μίτροωσεν ὄλω ζωστήρι θαλάσσης, ἀλλὰ τύπον λάχε τοῖον Ὀλύμπιον, οἷον ὑφαίνει ἀργυτελής λείπουσα μῆ γλωχίνι σελήνη. καὶ οἱ ὀπιπεύοντι μέσσην γθόνα σύζυγον ἄλμη διπλόον ἔλλαχε θάμβος, ἐπεὶ Τύρος εἰν ἄλι κέϊται εἰς γθόνα μοιρηθεῖσα, συναπτομένη δὲ θαλάσση τριχθαδαίαις λαγόνεσσι μίαν ξυνώσατο μίτρον· νηχομένη δ' ἀτίνακτος ὁμοίως ἐπλετο κούρη, καὶ κεφαλὴν καὶ στέρνα καὶ αὐχένα δῶκε θαλάσση, χεῖρας ἐφαπλώσασα μέσση διδυμάωνι πόντω, γείτονι λευκαίνουσα θαλασσαίῳ δέμας ἀφρῶ, καὶ πόδας ἀμφοτέρους ἐπερείσατο μητέρι γαίῃ. καὶ πόλιν Ἐνοσίγαιος ἔχων ἀστεμφεῖ δεσμῶ νυμφίος ὕδατός εἰς περινήχεται, οἷα συνάπτων πῆχε παφλάζοντι περίπλοκον αὐχένα νύμφης</p> <p><i>Et il se réjouit en contemplant la ville que l'Ebranleur du sol n'a pas entièrement entourée d'une ceinture de mer, mais lui donna une forme olympienne semblable à celle que tisse la lune lorsqu'il lui manque un quartier pour être pleine. C'est un double étonnement qu'il ressent, car Tyr s'étend dans la mer, bien qu'elle appartienne à la terre, et enlacée par la mer, sur trois côtés elle n'a qu'une seule ceinture. Elle a une jeune nageuse immobile elle est semblable, donnant sa tête et sa poitrine et son cou à la mer, étendant les bras au milieu d'une double mer, le corps blanchi par l'écume de la mer et de ses deux pieds elle prend appui sur sa mère la terre. Et l'Ebranleur du sol tient la ville d'un ferme lien, époux humide nageant autour d'elle, il semble enlacer de son bras bouillonnant le cou de la vierge.</i></p>	<p>Beyrouth, la jeune promise (Nonn., <i>Dion.</i> 41, 28-34)</p> <p>ἄλλα δὲ πὰρ πελάγεσσιν ἔχει πόλις, ἧχι τιταίνει στέρνα Ποσειδάωνι, καὶ ἔμβρουον αὐχένα κούρης πῆχעי μυδαλέῳ περιβάλλεται ὑγρὸς ἀκοίτης, πέμπων ὕδατόεντα φιλήματα χεῖλεσι νύμφης· καὶ βυθίης ἀπὸ χειρὸς ὀμμενέτις ἠθάδι κόλπῳ ἔδνα Ποσειδάωνος ἀλίτροφα πῶσα λίμνης δέχνυται, [...]</p> <p><i>Et l'autre côté de la mer c'est la ville qui l'occupe. Là, elle tend sa poitrine à Poséidon, et la nuque pleine d'algues de la jeune fille est enlacée par le bras ruisselant de son humide époux, qui envoie des baisers mouillés aux lèvres de la vierge. Et, d'une main venue des profondeurs, la compagne de Poséidon reçoit dans son sein habitué à ces hommages, les présents du dieu [...]</i></p>
---	--

LEBRETON et D. MARCOTTE, à l'Université d'Artois, Arras, 14 octobre 2015. <http://www.hisoma.mom.fr/recherche-et-activites/rencontres-scientifiques/Paysages-Orient-et-Mediterranee>, cette communication sera publiée sous peu.

<sup>57</sup> Voir également D. LAURITZEN, « À l'ombre des jeunes filles en fleurs : les *ekphraseis* de Nicée, Tyr et Beyrouth dans les *Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis », dans P. ODORICO, CH. MESSIS (éd.), *Villes de toute beauté. L'ekphrasis des cités dans les littératures byzantines et byzantino-slaves*, Paris 2012, p. 181-214. Voir également, K. SPANOUDAKIS, *Nonnus of Panopolis in Context Poetry and Cultural Milieu in Late Antiquity with a Section on Nonnus and the Modern World*, Berlin, Boston 2014.

Les deux villes sont en effet, décrites en tant que nageuse pour Tyr (Nonn., *Dion.* 40, 311-326) et jeune promise pour Beyrouth (Nonn., *Dion.* 41, 28-34). Les deux villes présentent des similitudes au travers du corps de la jeune fille : Tyr est une nageuse étendue dans l'eau qui offre au large sa tête, sa poitrine et ses bras *καὶ κεφαλήν καὶ στέρνα καὶ αὐχένα δῶκε θαλάσση*, (40, 319) et *ἤχι τιταίνει/στέρνα Ποσειδάωνι, καὶ ἔμβρυον αὐχένα κούρης* (40, 29-30). La forme du corps de la nageuse correspond à la forme de la ville, puisque celle-ci prend appui de ses pieds sur la terre pour étendre son corps dans la mer *καὶ πόδας ἀμφοτέρους ἐπερείσατο μητέρι γαίῃ* reproduisant ainsi l'image de la presque île artificielle de Tyr construite par Alexandre et ici transfigurée en corps féminin. La mer a également forme humaine, puisque c'est Poséidon lui-même qui vient enlacer le cou de la jeune de fille (40, 324-326) et (41, 29-30). Cette figure humaine dans laquelle le site des futures villes s'incarne, annonce en réalité le récit étiologique de peuplement de ces deux villes que le poète donne quelques vers plus loin :

Récit autochtone de Tyr, 40, 430-442, 501-503, 535-537	Récit autochtone de Beyrouth, 41, 51-67, 83-84
<p>ἐνθάδε φῶτες ἔναιον, ὁμόσπορος οὓς ποτε μόνους  ἀεναίου κόσμουιο συνήλικας ἔδρακεν Αἰών,  ἀγνὸν ἀνυμφεύτοιο γένος χθονός, ὧν τότε μορφήν  αὐτομάτην ὠδινεν ἀνήροτος ἄσπορος ἰλύς·  οἱ πόλιν ἰσοτύπων δαπέδων αὐτόχθονι τέχνῃ  πετραίοις ἀτίνακτον ἐπυργώσαντο θεμέθλοις,  <b>ὅπποτε πηγαίησι παρ' εὐύδροισι χαμύναις</b>  ἡελίου πυρόεντος ἱμασσομένης χθονός ἀτμῷ  τερψινόου ληθαῖον ἀμεργόμενοι πετρὸν Ἴπνου  εὐδὸν ὁμοῦ, κραδίῃ δὲ φιλόπτολιν οἴστρον ἀέζων  Γηγενέων στατὸν ἴχνος ἐπηώρησα καρήνω,  καὶ βροτάτην ὠδινεὶδὲς ἔχων ἰνδαλμα προσόπου  θέσφατον ὁμφήεντος ἀνήρυγον ἀνθερεῶνος·[...] <b>τοῖον ἔπος μαντῶν ἀνήρυγον· ἐγρόμενοι δὲ</b>  <b>Γηγενέες δεδόντηντο, καὶ οὐασιν αἰὲν ἐκάστου</b>  <b>θέσφατος ἀπλανέων ἐπεβόμβε μῦθος ὄνειρων [...]</b>  <b>σοὶ μὲν, ἀναξ Διόνυσε, πεδοτρεφὲς αἶμα Γιγάντων</b>  <b>ἔννεπον αὐτολόχευτον Ὀλύμπιον, ὄφρα δαείης</b>  <b>ὑμετέρων προγόνων Τυρίην αὐτόχθονα φύτλην·</b>  <i>C'est là qu'habitaient des hommes, les seuls que vit jadis celui qui</i>  <i>est né en même temps que le monde éternel, Aïôn, chaste descen-</i>  <i>dance d'une terre non épousée ; leur forme alors naquit d'elle-même,</i>  <i>d'un limon ni labouré ni ensemencé. Et ils édifièrent de leur art</i>  <i>autochtone une ville aux proportions égales, solide, sur un piton</i>  <i>rocheux. Et, <b>allongés auprès des sources abondantes,</b> pen-</i>  <i>dant que le soleil en feu frappe la terre de son souffle, saisissant</i>  <i>l'aile oublieuse du doux sommeil, ils dormaient tous ensemble. Moi</i>  <i>qui, en mon cœur souhaitais ardemment construire une ville, j'arrê-</i>  <i>tai mes pas immobiles au-dessus de la tête des Géants et, sous les</i>  <i>traits ombreux d'un visage mortel, je laissais échapper de ma gorge</i>  <i>prophétique un oracle [...]. Voilà quelle parole prophétique j'émis</i>  <i>alors. A leur réveil les Géants étaient sous le choc. Aux oreilles de</i>  <i>chacun d'eux, sans cesse, la juste parole divine du sommeil bour-</i>  <i>donnait [...]. A toi, prince Dionysos, j'ai dit le sang des Géants</i>  <i>nourris de la terre, génération olympienne spontanée, pour que tu</i>  <i>connaisses l'origine autochtone de tes ancêtres tyriens.</i></p>	<p>ἐνθάδε φῶτες ἔναιον ὁμήλικες Ἡριγενείης,  οὓς Φύσις αὐτογένεθλος ἀνυμφεύτω τινὶ θεσμῷ  ἤροσε νόσφι γάμων, ἀπάτωρ, ἀλόχευτος, ἀμήτωρ,  ὅπποτε συμμιγέων ἀτόμων τετραζυγι δεσμῷ  <b>ὕδατι καὶ πυρόεντι πεφυρμένον</b> ἡέρος ἀτμῷ  σύζυγα μορφώσασα σοφὸν τόκον ἄσπορος ὠδὶς  ἔμπνοον ἐψύχωσε γονὴν ἐγκύμονι πηλῷ,  οἷς Φύσις εἶδος ὕπασσε τελεσφόρον· ἀρχέγονου γὰρ  Κέκροπος οὐ τύπον εἶχον, ὃς ἰοβόλω ποδὸς ὀκκῷ  γαίαν ἐπιζύων ὀφιῶδε σύρετο ταρσῷ,  νέρθε δράκων, καὶ ὑπερθεν ἀπ' ἰζύος ἄχρι καρήνου  ἀλλοφυῆς ἀτέλεστος ἐφαίνετο δάχρυος ἀνδρῶ·  οὐ τύπον ἄγριον εἶχον Ἐρεχθέος, ὃν τέκε γαίης  αὐλακι νυμφεύσας γαμίην Ἡφαίστος ἐέρσην·  ἀλλὰ θεῶν ἰνδαλμα γονῆς αὐτόχθονι ρίζῃ  πρωτοφανῆς χρύσειος ἐμαυώθη στάχυν ἀνδρῶν.  καὶ Βερόης νάσσαντο πόλιν πρωτόσπορον ἔδρην, [...] <b>ἀλλὰ πόλις Βερόη</b>  <b>προτέρη πέλεν, ἣν ἄμα γαίῃ</b>  <b>πρωτοφανῆς ἐνόησεν ὁμήλικα σύμφυτος Αἰών·</b>  <i>C'est là qu'habitaient des hommes aussi anciens que le jour ;</i>  <i>Nature, en une naissance spontanée et par une loi ignorant le</i>  <i>mariage, les avaient engendrés sans union, elle qui est sans père,</i>  <i>sans ascendance, sans mère, lorsque en liant les quatre éléments</i>  <i>mélangés, elle façonna un savant produit, <b>pétré avec de l'eau et</b></i>  <i><b>de la vapeur du feu</b> dans l'air, et qu'un accouchement sans</i>  <i>fécondation amena à la vie la descendance en gestation dans la</i>  <i>boue. A ces hommes Nature donna une figure en tous points par-</i>  <i>faite. Ils n'avaient pas en effet l'aspect de Kécrops l'ancêtre, qui de</i>  <i>ses anneaux venimeux en guise de pieds raclant le sol, se traînait</i>  <i>d'une démarche reptilienne, en bas, dragon, en haut, hybride</i>  <i>inachevé, il apparaissait en homme à deux corps. Ils n'avaient pas</i>  <i>l'aspect sauvage d'Erechthée qu'Héphaïstos avait engendré, don-</i>  <i>nant au sillon de la Terre sa rosée nuptiale en guise de mariage.</i>  <i>Mais, enracinant dans le sol même sa propre génération, l'épi d'or</i>  <i>des hommes apparus en premier fut mis au monde à l'image des</i>  <i>dieux. Et c'est Béroé, première semée, [...]. Mais la ville de Béroé</i>  <i>fut la première. Et, en même temps que la terre, Aïôn premier</i>  <i>apparu, né avec elle, la vit, ils sont du même âge.</i></p>

Les composantes narratologiques de ces récits de fondation nous révèlent en réalité les liens diégétiques et sémantiques qui les unissent à l'ensemble du récit épique et mettent au jour une caractéristique commune qui réoriente la lecture du schème paysager hybride : il s'agit de la question du temps. Dans les deux récits on retrouve la constante du mythe de l'autochtonie : les premiers hommes sont nés de la terre, d'un limon, soit de manière tout à fait spontanée pour Tyr *μορφὴν/αὐτομάτην*, soit après une opération menée par la Nature personnifiée pour Beyrouth. Cette opération mêle les quatre éléments primordiaux *συμμιγέων ἀτόμων τετράζυγι δεσμῶ*. À l'origine, les hommes sortent de la terre, mais ils ont déjà en eux, même dans le cadre d'une naissance spontanée sans mariage ni fécondation *ἔμπνοον ἐψύχωσε γονὴν ἐγκύμονι πηλῶ*, cette origine métisse\* de plusieurs éléments primordiaux au premier rang desquels se trouve l'eau *ὀππότε πηγαίησι παρ' εὐύδροισι χαμεύναις* et *ὔδατι (καὶ πυρο-εντι) πεφυρμένον*. On trouve donc à l'origine de cette zone humide, un peuple né de la terre mais grâce à l'eau.

En outre, la caractéristique essentielle de ces hommes autochtones, c'est le Temps. Les deux récits originels présentent les premiers hommes en rapport avec le Temps divinisé, le temps primordial, le temps de tous les temps, l'éternité, *Αἰὼν*<sup>59</sup>. L'image de l'hybridité court sur l'ensemble des deux récits de fondation des villes d'Orient. Le récit des origines autochtones, inscrivant dans l'éternité le principe même de l'hybridité constitutive du site en fait à jamais sa singularité, légitimée par les interventions divines.

Rappelons pour conclure cette analyse du paysage hybride chez Nonnos que, si l'on retrouve bien les constantes d'un site hybride à la fois terrestre et maritime – Nonnos travaille particulièrement les rapports entre mer et terre<sup>60</sup> – en

<sup>58</sup> Origine métisse rappelée par la mention de Kékrops, être lui aussi chthonien et autochtone, à l'origine de la ville d'Athènes. Cette mention de l'ancêtre de la ville d'Athènes n'est pas anodine ici puisque Aphrodite, désirant créer une ville juste à Beyrouth, regarde du côté d'Athènes et de son modèle juridique.

<sup>59</sup> *ἐνθάδε φῶτες ἔναιον, ὁμόσπορος οὓς ποτε μούνοιας / ἀενάου κόσμοιο συνήλικας ἔδρακεν Αἰών, / ἀγνὸν ἀνυμφεύτοιο γένος χθονός*, (Nonn., *Dion.* 40, 430-432) *C'est là qu'habitèrent des hommes, les seuls que vit jadis celui qui est né en même temps que le monde éternel, Aïôn*. Dans le cas de Tyr, ce sont les premiers hommes qui la peuplèrent qui sont contemporains d'Aïôn, qui existent depuis toujours, depuis que la terre existe ; tandis que dans le cas de la ville de Beyrouth, c'est l'ensemble de la ville – et le paysage naturel dont elle ne se départit pas dans la description nonnienne – qui est perçue comme une entité humaine. Il se produit une extension maximale du procédé d'anthropomorphisation ici : elle est née en même temps qu'Aïôn, elle a l'âge de l'éternité, ce faisant elle s'inscrit à la fois dans le temps passé, le temps présent et le temps à venir : *ἀλλὰ πόλις Βερόη προτέρη πέλεν, ἦν ἅμα γαίη / πρωτοφανῆς ἐνόησεν ὁμήλικα σύμφυτος Αἰών* (Nonn., *Dion.*, 41, 83-84) *Mais la ville de Béroé fut la première. Et, en même temps que la terre, Aïôn premier apparut, né avec elle, la vit, ils sont du même âge*.

<sup>60</sup> Un autre exemple d'hybridité nous est donné avec les habitants des rivages de Tyr et

revanche, le récit étiologique de peuplement de la zone prend un tour tout différent par son incarnation humaine. C'est une grande singularité, peut-être même une innovation, que nous donne à lire Nonnos de Panopolis. Elle témoigne d'un changement de regard porté sur le paysage et l'environnement à la période tardive. En faisant basculer l'hybridité jusqu'alors appliquée aux habitants du lieu métisse<sup>61</sup> du côté de l'humanité, la zone humide, merveille et laboratoire d'identité se charge désormais d'une nouvelle caractéristique: elle s'ouvre à l'universalisation. Le schème ainsi proposé, d'un paysage métisse, site de la future et brillante

Beyrouth, qui présentent des métiers et une sociabilité métissée. Cette hybridité merveilleuse est renforcée par la mention des habitants qui exercent des professions qui rappellent le caractère hybride de la mer et de la terre, à Tyr, le paysan croise le marin dans la même journée :

καὶ Τύρον εἰσέτι Βάκχος ἐθάμβεε, τῇ ἔνι μούνη  
 βουκόλος ἀγκικέλευθος ὀμίλεε γείτονοι ναύτη  
 συρίζων παρὰ θῆνα, καὶ αἰπόλος ἰχθυβολῆι  
 δίκτυον αὐερύοντι, καὶ ἀντιτύποισιν ἔρετμοῖς  
 σχιζομένων ὑδάτων ἐχαράσσετο βῶλος ἀρότρω·  
 εἰναλίης δ' ὀάριζον ὀμήλυδες ἐγγύθι λόχμης  
 ποιμένες ὑλοτόμοισι, καὶ ἔβρεμεν εἰν ἐνὶ χώρῳ  
 φλοῖσβος ἄλός, μύκημα βοῶν, ψιθύρισμα πετήλων,  
 πεῖσμα, φυτόν, πλόος, ἄλσος, ὕδωρ, νέες, ὀλκάς, ἐχέτλη,  
 μῆλα, δόναξ, δρεπάνη, σκαφίδες, λῖνα, λαίφεα, θώρηξ.  
 καὶ τάδε παπταίνων πολυθαμβέα ῥήξατο φωνήν

(Nonn., *Dion.* 40, 327-336)

*Et Bacchos s'émerveille encore de Tyr, seule ville dans laquelle le bouvier croise en chemin son voisin le marin, jouant de la flûte sur le rivage, et le chevrier le pêcheur qui ramène ses filets, et semblable aux rames qui fendent le flot, la charrue déchire la terre ; près d'un bosquet marin, conversent les bergers en compagnie des charpentiers et c'est en un seul lieu que retentissent la déferlante marine, le mugissement bovin, le murmure des feuilles, une amarre, un arbre, une navigation, un sous-bois, l'eau, les navires, une embarcation, une charrue, des moutons, un roseau, une faucille, des barques, des filets, des voiles, une cuirasse.*

<sup>61</sup> Voir les « monstres » qui peuplent les zones humides, tels Triton, ANDRÉ, *Dictionnaire des créatures mythiques* [n. 43].

ville, perçu en termes d'incarnation humaine, permet d'étendre ce dernier non seulement spatialement, c'est-à-dire de structurer définitivement le monde à hauteur humaine, mais encore de le structurer temporellement. En inscrivant l'humain dans le paysage, c'est le paysage, partie du monde, qui s'inscrit dans l'humain, de sorte que, pris dans la chaîne de la temporalité, le schème paysager tardif confine désormais à l'éternel.

\*\*\*

Les espaces aussi étranges et souvent peu pris en considération que les zones marécageuses nous montrent comment tenter de penser des réalités antiques sous l'angle d'une histoire de la sensibilité paysagère. Cette enquête démontre également dans quelle mesure il est bon de comprendre quels sont nos schèmes et nos subjectivités à l'œuvre dès lors que l'on se livre à de telles enquêtes propices à l'expression d'une subjectivité. Enfin, la question du paysage dans les épopées hellénistiques et tardives, surtout sous son aspect hybride, met tout particulièrement en relief le rôle de l'intertextualité, sous la dimension de l'hybridité générique. Cette dernière nous semble jouer un rôle majeur dans la redéfinition du genre épique à la fin de l'Antiquité.

Laboratoire "Histoire et Sources des Mondes Antiques" (HiSoMA), Lyon

LAURY-NURIA ANDRÉ  
laurynuria@hotmail.fr